

Portrait de famille

Linda Soucy

Number 69-70, Fall 1996

La mémoire

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14818ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Soucy, L. (1996). Portrait de famille. *Moebius*, (69-70), 57–64.

LINDA SOUCY

Portrait de famille

Parfois, quand ma mère prend un bain, ce qu'elle fait presque tous les jours vers quatre heures trente de l'après-midi, j'ouvre la commode et je regarde les photos de notre famille. Elles sont placées en ordre chronologique dans un album aux épaisses feuilles noires. Je m'y vois bébé, ma mère porte un chemisier transparent et me fait sauter sur ses genoux, je m'y vois dans les marches de l'escalier jouant avec Nini, ma sœur cadette, ou en costume de sorcière le jour de l'Halloween. De toutes les images de moi, celle que je préfère est un photomaton en noir et blanc où je suis assise sur les épaules de mon père, j'agrippe ses cheveux avec mes mains, mon père a les yeux fermés. L'histoire photographiée de notre famille commence avec ma naissance. Avant, il n'y a rien. Nous n'avons pas de photos du mariage de mes parents, aucune photo de leur jeunesse, pas de photos de mes grands-parents. Avant ma naissance, le temps est un gouffre qui a tout aspiré. Nous sommes une famille amnésique.

Un après-midi, je fouille dans le tiroir interdit, le tiroir de la table de chevet de ma mère, et je découvre, dans une sorte de jubilation incrédule, sous un petit coffret, deux photos de ma mère, deux images jaillies du néant. Pendant des jours, je scrute les photos, comme si elles pouvaient livrer la clé d'une énigme.

Sur la photo la plus ancienne, ma mère a environ trois ans, ses frères sont debout, autour d'un petit canapé de rotin sur lequel prennent place mon grand-père et ma grand-mère. Les sœurs de ma mère ne sont pas encore nées, elle est la cadette, seule fille entourée de cinq garçons. Elle pose devant ses parents alors que ses frères sont derrière. C'est sans doute un dimanche, tous portent des vêtements mo-

destes mais bien repassés, très propres. Le visage de ma mère est couvert de larmes, on a l'impression qu'elle hurle. Près des petits pieds de ma mère, chaussés de bottines usées, il y a les débris d'une fleur; et à la boutonnière de sa veste, déjà trop serrée pour son corps qui grandit, il y a le reste d'une marguerite qui n'a plus que trois pétales. Quand je regarde cette photo, au centre de ma poitrine, je sens poindre la joie; j'aime voir ma mère vulnérable, différente.

Sur l'autre photo, ma mère est une jeune fille. Elle porte une longue robe de velours sombre, ajustée à la taille. Elle est assise à une table rectangulaire, entourée d'hommes et de femmes de son âge. Tous rient à gorge déployée, comme si l'un d'eux venait de faire une blague. La table est jonchée de mégots qui débordent des cendriers, de bouteilles vides, de verres à demi pleins. Le visage de ma mère est sombre, elle semble contrariée. Cette tristesse peinte sur son visage la rend plus belle encore, presque sauvage. Ses cheveux descendent en vagues sur ses épaules. Elle semble souveraine, telle une reine assise au centre de son chagrin dans le luxe de sa tenue. Je voudrais pouvoir posséder cette photo. Ce que j'aime, c'est que ma mère y est muette.

Pendant des jours, en fin d'après-midi, je contemple les photos; plus je les scrute, plus le passé de notre famille m'échappe. En classe, l'autre jour, le professeur a longuement expliqué pourquoi «l'exception confirme toujours la règle». C'est ainsi que j'ai compris que les photos de ma mère ne livreraient jamais leur secret.

Ma mère a besoin de beaucoup de sommeil et elle fait toujours la grasse matinée. C'est mon père qui prépare le déjeuner pour Nini et moi. Il peut cuisiner des crêpes, des galettes de sarrasin, des omelettes. Souvent, il nous parle en anglais; je le déteste quand il nous force à pratiquer les «th» avec un crayon sous la langue.

Un matin de juin, mon père, qui jette un peu de cassonade sur notre gruau, nous dit : «Au mois de

juillet, je vous emmène à la mer, ses vagues sont si hautes qu'elles nous soulèvent de terre. Il parle des baleines, de Moby Dick, de la courbure de l'océan à l'horizon qui prouve que la terre est ronde, des États-Unis où tout est plus riche que chez nous. Je suis tout excitée à l'idée de ce voyage qui, à partir de ce matin-là, et jusqu'au jour de notre départ, compte parmi les petits riens qui meublent mes journées. Je dessine des vêtements pour ma poupée Barbie, je rédige mes devoirs avec une application presque maniérée. Le dernier jour de classe, j'aime l'odeur fraîche des détergents lorsque nous lavons les pupitres et je frotte avec frénésie. Le soir, quand nous nous couchons dans notre grand lit, ma sœur s'endort parfois la première, je prends alors sa main dans la mienne et la douceur de sa paume apaise presque ma terreur. Très souvent, je pense à la photo de ma mère; je suis amoureuse de ma mère jeune et muette.

Le jour du départ arrive enfin. Je m'assois à la place qui m'est assignée depuis toujours, sur la banquette arrière, à côté de ma sœur cadette, derrière ma mère. Nous empilons les bagages dans le coffre, ma mère dépose une glacière à ses pieds, on nous permet un ballon. Notre voiture est longue et grise, c'est une américaine, comme les aime mon père. La cage de verre et de métal se referme avec fracas sur notre quatuor désœuvré que soude une même illusion : nous espérons que ce périple vers l'océan fera s'envoler notre tristesse. La voiture démarre alors que le soleil culmine, dans la chaleur blanche d'une matinée de juillet. Nous laissons derrière nous un petit bungalow de brique brune, une cour de gravier qu'ornent deux bégonias, un bout de rue que la lumière vive et l'air stagnant enferment dans la torpeur.

Mon père conduit rapidement. Ma mère se plaint beaucoup, fait mille reproches, toutes ses doléances visent mon père. Souvent, elle jure, ses mots deviennent des dards. J'ai honte pour elle, parfois je prie, mais je suis à demi sincère. Quand j'imagine le corps de ma mère livré au feu, je ne suis pas triste. Dès le

début de l'après-midi, mon père commence à s'arrêter dans les stations-service, il achète du Coke et des chips, prend soin de nous demander si nous voulons autre chose. Sous prétexte de faire le plein, il en profite pour avaler à la dérobée un ou deux cachets de valium. Ses paupières deviennent lourdes, il ralentit, ne comprend plus la carte routière.

Dans un *rest area*, en bordure de l'autoroute, nous faisons la queue dans les toilettes publiques, il y a une forte odeur d'urine, je prends du papier de toilette et sans raison j'en bourre les poches de mon short. Ma mère sourit : «Nous sommes vraiment chanceux qu'il fasse aussi beau, on annonce la même température pour demain», pour un instant, elle semble heureuse. Nous mangeons des sandwiches au poulet pressé, des radis et des concombres. Le vent gonfle la toile cirée que ma mère a posée sur la table; pour la retenir, nous allons chercher des pierres à l'orée d'un petit bois. Mon père parle à nouveau de la mer, dit que nous pourrons faire un tour à dos de baleine, que nous irons à la pêche au requin. Pas très loin, une famille fait un barbecue : la mère, le père et les trois enfants sont vêtus du même pantalon d'un blanc impeccable. Nini et moi, nous cueillons, en bordure du fossé, des marguerites et des violettes. Les fleurs sont humides, un peu froides, elles sentent la verdure. Quand Nini me montre une gentiane, j'ai l'impression qu'elle tient la fragilité dans ses mains. Mes parents rangent les restes du repas, nous n'aurons pas le temps de poser notre bouquet sur la table.

Nous passons la frontière, mon père répond en anglais aux questions du douanier, je suis fière de lui. Dans l'auto, il fait chaud, nos cuisses collent à la banquette, ça sent le tabac, le vinyle neuf. Sous le rétroviseur, mon père a l'habitude de suspendre un petit arbre vert, en forme de sapin, une odeur piquante de résine flotte en permanence. La chaleur m'assomme, je dors beaucoup, et j'essaie de faire en

sorte que mes yeux ne rencontrent pas la chose que je déteste le plus au monde : la nuque de ma mère. Ce cou raide, cette nuque presque virile de ma mère qui coupe très court ses cheveux à l'arrière, comme pour mieux exhiber l'objet de ma haine, la résume à elle seule, la contient tout entière. Parfois, j'ai cette impression étrange : la haine de la nuque de ma mère est ma seule certitude.

Des montagnes enserrent l'autoroute, elles s'élancent haut vers le ciel, comme pour le toucher, en percer la voûte bleue. J'aime ce paysage millénaire aux falaises escarpées et charbonneuses qui laissent voir les veines vertes du roc. J'essaie d'oublier la signification des mots, de me faire semblable à la pierre, ou à la transparence de l'eau qui s'échappe des rochers. Une détonation nous fait sursauter, ma sœur a crevé notre ballon; surpris, mes parents se sont tus.

Ce premier jour de notre odyssee vers l'océan, ma sœur et moi tuons le temps en chantant. Nous chantons en italien. Notre jeu consiste à remplacer les voyelles de chansons connues par des *i* ou des *o*. Quand mes parents se battent à coups de mots, une sensation de vertige enfle à l'intérieur de moi et j'ai l'impression que le paysage d'un moment à l'autre va disparaître et nous engloutir avec lui. Les trêves ne m'offrent guère de répit. La nuque raide de ma mère pivote alors sur elle-même et m'offre son visage rayonnant et presque attentionné. Ma mère nous demande, à Nini et à moi, si nous avons chaud, ou soif, ou faim, elle sort une cruche d'eau ou des gâteaux et les tend vers nous, ou elle m'invite à monter devant, sur ses genoux. Je ne veux pas, je n'aime pas m'approcher de ma mère. Au moindre refus, ma mère répète : «Tu me fais de la peine», elle insiste, ne supporte pas que je dise non. J'ai la tête qui tourne, tout à l'heure encore j'aurai faim, tout à l'heure encore j'aurai besoin d'elle. Nous traversons un village où les maisons et les rares passants semblent pétrifiés. Ce village s'appelle Bangor, il est coupé en deux par une rivière brune, ses rues mortes convergent vers une vieille usine qui crache de la fumée.

Parfois, curieusement, je sens monter en moi comme un énervement, le cou tendu de ma mère, la

tonte presque violente de ses cheveux, tout cela ne m'apparaît plus aussi repoussant. Quand je fais un effort, je retrouve sous son visage durci d'aujourd'hui ses traits de jeune fille. Sa beauté, c'est ma mère qui la détruit quand elle bouge ou quand elle parle.

Souvent ma mère devine ma condamnation, essaie de se reprendre en me disant des choses douces. Mon cœur bat à tout rompre, un instant je veux croire à cette illusion, je voudrais lui sauter dans les bras, mais vite le mirage s'effondre, je détourne la tête. À peine ma mère a-t-elle esquissé une phrase que son élan semble la contrarier, son corps se fige, ses gestes deviennent secs, ses traits se durcissent. C'est encore une plainte, une supplication qui s'échappe de sa bouche susurrante dont les lèvres s'arrondissent, forment un cœur couleur de sang. Mes mains ne se desserrent pas, mes bras pliés sur ma poitrine ne s'ouvrent pas. « Cette enfant n'est pas normale, tous les enfants embrassent leur mère », murmure-t-elle alors, suffisamment fort pour que j'entende. Je voudrais que la bouche de ma mère ne soit pas une plaie rouge au centre de son visage.

À l'heure du souper nous mangeons des spaghettis dans un restaurant désert. Des mouches virevoltent au-dessus de nos assiettes. Pendant tout le repas ma mère répète : « Pas cher mais pas propre, je te l'avais dit, on en a toujours pour son argent. » Le seul autre client est un gros homme noir; assis au comptoir, il sirote une bière. Ma sœur et moi jouons à aspirer les pâtes un peu collantes en faisant avec nos bouches un bruit de baiser. Le Noir pose sur sa tête un chapeau en forme de tambourin, ses cheveux hirsutes se dressent au-dessus de ses deux oreilles. Ma sœur éclate de rire, le Noir la fusille des yeux. Dans le visage de ma mère il y a de la désapprobation et une hésitation, on ne sait pas si c'est la colère du Noir qu'elle désapprouve ou le rire de ma sœur. Mon père demande l'addition, nos assiettes sont encore à demi pleines.

Les montagnes très loin sont noires, l'air s'est encore épaissi, je ne sais plus si c'est à l'intérieur de moi que les choses vacillent ou si c'est notre voiture qui zigzague. Nous cherchons un endroit où dormir. De part et d'autre de la route, il n'y a que cela : des *fast-foods*, des motels, des néons qui clignotent et dont le rouge ou le vert passent sur le visage de ma sœur endormie pour le replonger aussitôt dans la pénombre. Tous les motels affichent «No Vacancy». Peut-être mon père a-t-il encore fait une promesse qu'il ne tiendra pas. Peut-être l'océan n'est-il qu'une image, une invention, une chimère. Je ne crois plus à sa promesse de sable blond et de coquillages. Quand nous allons au Cinéma, mon père nous fait croire que les chaises du cinéma bougent, il nous dit qu'on sera emporté sur des radeaux avec les acteurs du film et que nos vêtements seront mouillés. Quand nous allons au Planétarium, il nous fait croire que nous embarquerons dans de petites fusées qui nous mèneront à quelques pieds des étoiles. Au retour, chaque fois, Nini et moi, nous sommes déçues. Mon père ne dit jamais la vérité. Comme si la vérité, plus forte que lui, avait le pouvoir de le livrer nu, sans protection, à la fourberie du monde. Mon père a besoin d'embellir les choses ou de les rendre dangereuses; il aime maquiller les faits. Il ment même quand ce n'est pas nécessaire : il dit «je suis allé au restaurant» alors qu'il revient de la messe, «je suis allé à la messe» alors qu'il revient du restaurant. Rien, jamais rien, aucun exploit, aucune réussite, n'est à la hauteur de ses espérances. De sa bouche ne sortent que des qualificatifs dithyrambiques, des phrases exaltées ou des prédictions de catastrophes. Mon père est seul dans son habit entièrement fait de langage, de récits saugrenus, de promesses de jours meilleurs. Le monde se déforme dans ses mots, mon père ne nous voit pas.

Notre voiture file vers ce qui reste du soleil. Bientôt, il n'y a plus, sur la peau sombre du ciel, qu'une menue tache écarlate, comme si la lumière refusait de mourir pour laisser place à la nuit. Je

referme ma main sur la main de ma sœur, en espérant être réconfortée par le contact chaud et doux de sa paume. Ma sœur, ma petite mère, comme je me plais à l'appeler parfois en secret, après avoir un peu délié ses doigts encore potelés, retire prestement sa main. Elle ne s'abandonne jamais complètement et de toute la famille c'est moi qu'elle déteste le plus. Elle est capable d'embrasser ma mère et de rire avec elle, parfois ma sœur et ma mère s'amuse ensemble à des jeux : les dames, les cartes, elles colorent ou façonnent de la pâte à modeler. Le soir, ma sœur fait de la gymnastique avec mon père, il la soulève haut au bout de ses bras, lui fait faire des pirouettes.

Les constellations forment des hiéroglyphes dans la nuit. Nini ne dort plus. Je m'amuse à échanger ses pièces de vingt-cinq sous contre mes pièces plus petites. Je compose un petit poème en rimes qui la ridiculise. Mes parents sont tout absorbés par leurs griefs et je peux me livrer impunément à la cruauté de mes jeux. Ma sœur qui doit porter mes vêtements usés, qui n'a presque jamais droit à des vêtements neufs, ne peut pas m'aimer car je suis le double de ma mère. Je l'humilie et d'un même souffle je lui demande de fermer la béance à l'intérieur de moi. Avec sa petite paume chaude, ma sœur me donne une claque au visage, ensuite elle me pince le bras. Je ne donne jamais de coups. Je ris.

Nous sommes les derniers voyageurs. Peut-être dormirons-nous dans la voiture. Avant de partir, ma mère a voulu nous faire couper les cheveux, à Nini et à moi. Ma sœur et moi avons hurlé, nous nous sommes blotties sous notre grand lit mais ma mère a gagné. Elle nous a conduites chez le coiffeur et il nous a fait une «coupe chat». La «coupe chat» est une coupe à la garçonne qui laisse quelques mèches sur le front. Je me souviens maintenant que lorsque nous sommes sorties de chez le coiffeur, il pleuvait, et à cause de nos cheveux courts, j'ai eu peur que des jurons et des cris sortent de nos bouches.